

ÉTUDES PROUSTIENNES / PROUST-TANULMÁNYOK

ANIKÓ ÁDÁM

Lectures de Proust

Le texte littéraire est hétérogène et a plusieurs fonctions malgré les canons, les codes, les moyens d'expression et de lecture conventionnels. Par conséquent, nous pouvons détecter plusieurs pactes de lecture explicites et implicites superposés dans un texte. Ces pactes demandent la collaboration du lecteur, il lui est indispensable de savoir décoder les signaux de tel ou tel pacte de lecture, hyper-, para- ou intertextuel, proposé par l'écrivain ; collaboration quelque peu hasardeuse puisque souvent implicite.

Notre propos s'articule autour du problème du pacte philosophique de lecture au sens faustien du terme. Le texte littéraire a pour fonction indubitable, à part le plaisir de création et de réception, la volonté du savoir et la maîtrise du monde que doit garantir un pacte épistémologique. La lecture de jouissance et la lecture de connaissance se complètent et décèlent des moyens d'expression propres au discours philosophique ce qui est une affaire plutôt transparente dans le cas de certains écrivains comme un Balzac ou un Proust, pour qui la connaissance et ses représentations sont inséparables. Ce pacte philosophique se retrouve dans de nombreux genres de discours, à différentes époques, dans de multiples contextes culturels. Ses caractéristiques d'expression appartiennent en général aux discours humains qu'ils soient scientifiques, théoriques ou littéraires.

Notre étude interroge la dynamique d'un pacte discursif épistémologique grâce aux examens des traits caractéristiques implicites de la structuration du texte philosophique (discours scientifique ballottant de l'abstraction à l'image, du pacte référentiel au pacte fictionnel).

Si l'écrivain articule également son discours, au-delà des contrats poétiques, autour d'un pacte épistémologique, le philosophe et son lecteur concluent toujours,

le plus souvent d'une manière implicite, un pacte autobiographique où existence et connaissance se rejoignent.

Le langage juridique emploie en plusieurs sens les termes pacte ou contrat. En général, dans le contexte du droit civil et positif, les deux notions sont des synonymes et se réfèrent à une collaboration de deux partenaires. Le pacte est une preuve de cette collaboration face à un tiers. De ce point de vue, et pour la compréhension du rapport complexe auteur/lecteur, ces termes, désormais termes techniques de la critique littéraire, sont très commodes.

Tout en mettant ces déterminations juridiques en perspectives littéraires de l'acte d'écrire et de lire, il nous est peut-être permis de concevoir le critique comme cette tierce personne qui a besoin de preuves du pacte conclu entre l'auteur et le lecteur. Le critique comme tel, par sa position extérieure, n'applique pas une lecture définie par le pacte, mais il enquête sur les preuves pour justifier ses réflexions.

Les séquences philosophiques dans un roman suspendent le déroulement des événements, surtout quand l'écrivain conclut avec son lecteur un contrat sur l'anecdote. Comme chez Proust qui hésite, d'après les témoignages des paratextes qui accompagnent son roman, entre une œuvre philosophique ou un roman. Il opte finalement pour un ouvrage de fiction, pourtant ce sont les réflexions de son narrateur qui servent, avec l'expression de Barthes, comme une sorte de « catalyse », comme un élément du texte qui « accélère, retarde, relance le discours », qui « résume, anticipe, parfois même déroute », qui « réveille sans cesse la tension sémantique du discours », et, ajoute Barthes, « la fonction constante de la catalyse est donc, en tout état de cause, une fonction phatique (pour reprendre le mot de Jakobson) : elle maintient le contact entre le narrateur et le narrataire¹. »

Dans un des passages les plus connus de la *Recherche*, dans la fameuse scène de la madeleine, ce phénomène d'accélération est flagrant au moment où le narrateur abandonne les réflexions philosophiques et reprend le fil des événements. De plus, cet élément phatique de la catalyse qui assure une communication avec son lecteur est une sorte de pacte latent (caché) puisque la catalyse chez lui, à de rares exceptions près, se revêt de formes grammaticales bien définies, propres en général au discours philosophique, à savoir le pronom « nous » et le présent de perpétuité :

¹ Roland Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits », in Roland Barthes, Wolfgang Kayser, Wayne C. Booth, Philippe Hamon, *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, p. 23.

Il en est ainsi de notre passé. C'est peine perdue que nous cherchions à l'évoquer, tous les efforts de notre intelligence sont inutiles. Il est caché hors de son domaine et de sa portée, en quelque objet matériel (en la sensation que nous donnerait cet objet matériel), que nous ne soupçonnons pas. Cet objet, il dépend du hasard que nous le rencontrions avant de mourir, ou que nous ne le rencontrions pas.

Il y avait déjà bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher n'existait plus pour moi, quand un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé².

La construction d'un récit c'est d'exprimer la consécution temporelle. Cette temporalité actualisée est suspendue dans la réflexion philosophique puisque l'abstraction n'est jamais linéaire comme elle contredit aussi d'une certaine façon la linéarité du texte. Le discours philosophique logiquement meut en spirale, en vertical ou en réseau malgré l'arrangement aligné de son texte fermé dans le langage. Paradoxalement, ce mouvement de pensée au présent éternel qui relie des notions et des concepts abstraits est plus proche du rythme de la poésie et de la vie que de la narration des événements dans un certain ordre chronologique.

D'un autre côté, le texte le plus explicatif ne peut se passer du lecteur pour reconstituer le sens car tout texte est nécessairement incomplet, il ne peut reproduire totalement le monde réel. Ainsi le lecteur est invité, en permanence et d'une manière simultanée, à anticiper et à simplifier les choses relatées.

Pour jouer le jeu du lecteur modèle, le lecteur doit également occulter une partie de la conscience qu'il a du monde extérieur. A lire Freud, la lecture est un « rêve éveillé ». Le jeune Marcel à Combray se plonge dans sa lecture au point de se perdre dans les personnages auxquels il se substitue grâce à leur immatérialité. Hans Robert Jauss parle de jouissance esthétique en ces termes : « *dans l'attitude de jouissance esthétique, le sujet est libéré par l'imaginaire de tout ce qui fait la réalité contraignante de sa vie quotidienne* »³.

Si ces propos de Jauss sont pertinents pour la jouissance esthétique, ils sont encore plus justes pour les réflexions philosophiques qui tirent les sujets écrivant et lisant, grâce à leur imaginaire, au-delà de toute réalité bornée.

² Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Gallimard (Folio Classique), 1987 [1913], p. 44.

³ Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1990, p. 14.

Roland Barthes dans son célèbre ouvrage culte, *Le plaisir du texte*⁴, distingue nettement le plaisir (contentement) de la jouissance (évanouissement). Le pacte détruit la jouissance parce qu'il règle le rapport auteur/lecteur, et du fait, il rassure, reconforte les deux parties puisqu'ils se trouvent en règle ce qui leur procure un plaisir. Le texte de plaisir est celui qui contente, donne de l'euphorie, celui qui vient de la culture, ne rompt pas avec elle, est liée à une pratique confortable de la lecture. Le texte de jouissance est celui qui met en état de perte, celui qui déconforte et met en crise le rapport au langage. Le plaisir est dicible, la jouissance ne l'est pas, dit Barthes qui cite Lacan : « [...] *la jouissance est interdite à qui parle [...] elle ne puisse être dite qu'entre les lignes [...]* »⁵. La critique porte toujours sur des textes de plaisir, jamais sur des textes de jouissance, puisqu'il ne peut pas parler sur le texte de jouissance, il peut seulement parler en lui.

La pensée occidentale a longtemps séparé la pensée analytique et, avec les termes de Claude Lévi-Strauss, la pensée sauvage. « *Abolir les barrières, non par syncrétisme, mais par ce vieux spectre : la contradiction logique : qui supporte sans honte la contradiction. Ce anti-héros existe, c'est le lecteur de texte dans le moment où il prend son plaisir ; la confusion des langues n'est plus une punition ; la cohabitation des langages qui travaillent côte à côte : c'est Babel heureuse*⁶. » – nous enseigne Barthes, mais, quand il parle en faveur de la lecture de jouissance et la met face à la lecture critique, il pêche par le même paradoxe que la pensée de Lévi-Strauss « *qui réside – comme dit Lyotard – en ce que cette réflexion placée pourtant à la frontière du pensé et de l'impensé se présente et se comprend comme l'œuvre de la raison analytique et s'obstine à parler la langue sans écho d'une science exacte. [...] ce qui est sauvage accompagne comme son ombre ce qui ne l'est pas [...]* »⁷.

La littérature a donc une valeur d'expérience de pensée mais il n'y a pas non plus de littérature vide de philosophie et inversement. Lire des textes littéraires à la lumière de la philosophie ne signifie pas d'en révéler un sens caché mais de rendre

⁴ Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Seuil, 1973.

⁵ Barthes, *op. cit.*, p. 32.

⁶ Barthes, *op. cit.*, p. 10.

⁷ François Lyotard, « Les Indiens ne cueillent pas les fleurs », in *Claude Lévi-Strauss*, Textes de et sur Claude Lévi-Strauss réunis par Raymond Bellour et Catherine Clément, Paris, Gallimard, 1979, p. 53.

transparente leur constitution. La pensée dans la littérature n'émane pas d'une conscience extérieure, mais elle coïncide avec la réflexion sur soi-même. Nous nous référons au livre de Pierre Macherey, *A quoi pense la littérature*⁸ : « *C'est donc dans les formes littéraires qu'il faut chercher une philosophie, c'est la pensée que produit la littérature et non celle qui la produit.* » Les textes littéraires offrent à la philosophie de nouveaux horizons. Comme l'explique encore Pierre Macherey : « *Grâce à la lecture philosophique, la littérature se présente comme un réseau unique et transcende les intentions particulières des auteurs.* » Ainsi, l'effort de rationalisation de toute spéculation se traduit-il, à travers les modes de narrativité, en une exposition lacunaire. Alors, la philosophie elle-même emprunte ces rituels qui jouent le rôle de fables et se rapproche ainsi du phénomène esthétique.

Chez Proust, qui pour Barthes n'est pas une autorité mais un souvenir circulaire, le pacte philosophique de lecture reste apparent ; des séquences de généralités philosophiques, même si formulées selon le bon usage du discours philosophique, restent des représentations plus ou moins abstraites d'une vie bien particulière, et à l'inverse, où induction et déduction se trouvent, non pas en conflit, mais en tension, il reste une sorte de syncrétisme embarrassant.

La signification est le résultat de l'articulation de deux choses (mot/contexte). Cette démarche dans le texte philosophique suit le procédé de la création des images poétiques, sauf qu'ici la relation s'établit entre concept et concept, tandis que dans le cas de la poésie ce sera entre deux champs sémantiques (vivant/non vivant, naturel/humain, partie/tout, etc.). Un moyen langagier de signaler ce glissement entre les registres est l'usage du singulier et du pluriel. Sans élargir trop notre propos, un des meilleurs exemples pour illustrer cette stratégie est notamment celui de Marcel Proust qui hésitait longtemps entre philosophie et roman. Le lecteur de Proust peut suivre l'indétermination générique du romancier grâce à l'usage du singulier pour les particularités et du pluriel pour passer aux enseignements philosophiques et universels tirés à partir de ces particularités de la vie.

Le problème d'une langue globale possible nous rappelle les réflexions de Mallarmé sur la langue poétique parfaite et universelle qui synthétise deux langues parfaites, celle des mathématiques, pure abstraction sans aucune référence directe à aucune réalité, et celle de la musique, purement sensuelle sans aucune référence à

⁸ Pierre Macherey, *A quoi pense la littérature*, Paris, PUF, 1990, p. 139.

aucune réalité. Pour comprendre le monde d'un point de vue vraiment extérieur à nous, il faudrait que nous puissions quitter notre langue. Et cela signifierait notre mort.

Nous vivons dans un univers inachevé et inachevable, un univers incomplet que nous connaissons par proximité, par addition, par collection des parties et des morceaux. Un univers dont la composition doit suivre la topographie des singularités, des petits mondes.

Il suit des précédents que nous ne devons pas distinguer le Proust théoricien du Proust romancier⁹. Dès les premières pages de la *Recherche*, le narrateur s'engage dans un devenir écrivain. Il serait donc inconsistant d'opposer Proust romancier à Proust philosophe, puisqu'ils ne sont en aucun moment et d'aucune façon séparables. La fiction pose donc des problèmes de vie et génère des enjeux pratiques que la philosophie reprendra à son compte, prête à changer de forme.

Marcel Proust, à la fin de ses circuits de pensées vertigineux, lie enfin deux contrats de lecture explicites avec son lecteur, à part un contrat de fable implicite au début du livre. L'un, paradoxalement, se formule au conditionnel, comme une sorte d'hypothèse philosophique, à la troisième personne, échappant donc à toute réalité, mais embrassant toutes les facettes de l'univers et l'univers lui-même :

Que celui qui pourrait écrire un tel livre serait heureux, pensais-je ; quel labeur devant lui ! Pour en donner une idée, c'est aux arts les plus élevés et les plus différents qu'il faudrait emprunter des comparaisons ; car cet écrivain, qui, d'ailleurs, pour chaque caractère, aurait à en faire apparaître les faces les plus opposées, [...] devrait préparer son livre minutieusement, avec de perpétuels regroupements de forces, comme pour une offensive, le supporter comme une fatigue, l'accepter comme une règle, le construire comme une église, le suivre comme un régime, le vaincre comme un obstacle, le conquérir comme une amitié, le suralimenter comme un enfant, le créer comme un monde, sans laisser de côté ces mystères [...]¹⁰.

L'autre pacte, beaucoup plus personnel, il l'esquise à la première personne, où le conditionnel a la valeur du futur livre à venir et où il s'identifie avec ses lecteurs et les lecteurs eux-mêmes deviennent livres à lire. On y entend résonner le plaisir du texte barthésien :

⁹ Cf. : Thomas Carrier-Lafleur et de Michaël Di Vita, « Proust. Méthode d'exister », *Klesis – Revue philosophique* – 2011, No. 20. : *Philosophie et littérature*, <http://www.revue-klesis.org/pdf/Klesis-Philosophie-et-litterature-4-Carrier-Lafleur-Di-vita.pdf>

¹⁰ Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, [in *À la recherche du temps perdu*], Paris, Gallimard, « Folio Classique », 1990, [1927], p. 338.

Mais, pour en revenir à moi-même, je pensais plus modestement à mon livre, et ce serait même inexact que de dire en pensant à ceux qui le liraient, à mes lecteurs. Car ils ne seraient pas, comme je l'ai déjà montré, mes lecteurs, mais les propres lecteurs d'eux-mêmes, mon livre n'étant qu'une sorte de ces verres grossissants comme ceux que tendait à un acheteur l'opticien de Combray, mon livre, grâce auquel je leur fournirais le moyen de lire en eux-mêmes. De sorte que je ne leur demanderais pas de me louer ou de me dénigrer, mais seulement de me dire si c'est bien cela [...] ¹¹.

Pourtant sa lectrice idéale est Françoise puisqu'elle vit, donc elle comprend le travail littéraire de la même manière qu'elle fait la couture :

Françoise comprendrait bien mon énervement, elle qui disait toujours qu'elle ne pouvait pas coudre si elle n'avait pas le numéro du fil et les boutons qu'il fallait, et puis, parce que, à force de vivre ma vie, elle s'était fait du travail littéraire une sorte de compréhension instinctive, plus juste que celle de bien des gens intelligents, à plus forte raison que celle des gens bêtes ¹².

Si Proust en ouverture, dans l'*incipit* de son roman, propose un pacte de lecture romanesque, en clôture, son lecteur doit adopter alors un pacte philosophique.

On constate que le couple induction-déduction déjà mentionné dirige l'apprentissage du narrateur proustien. Voire, il le structure. L'intention de notre romancier sera d'appliquer dans le temps ces deux opérations de pensée d'une manière réciproque, mais il ne pourra y arriver qu'en faisant pousser la déduction logique du côté de la déduction génétique pour retourner enfin à l'induction, ce que nous tentons d'illustrer à l'aide du passage le plus cité de son fabuleux roman :

« *Je bois une seconde gorgée où je ne trouve rien de plus que dans la première, une troisième qui m'apporte un peu moins que la seconde. Il est temps que je m'arrête, la vertu du breuvage semble diminuer* ¹³. » On y assiste à l'impossibilité d'induire des lois d'un simple fait extérieur et particulier. Ainsi, le narrateur, à la fin, pénètre plus profondément l'expérience :

Si c'était cette notion du temps incorporé, des années passées non séparées de nous, que j'avais maintenant l'intention de mettre si fort en relief, c'est qu'à ce moment même [...] ce bruit des pas de mes parents reconduisant M. Swann, ce tintement [...] de la petite sonnette qui m'annonçait qu'enfin M. Swann était parti et que maman

¹¹ Proust, *ibid.*

¹² Proust, *ibid.*

¹³ Proust, *Du côté de chez Swann, op. cit.*, 1987. p. 44-45.

allait monter, je les entendis encore, je les entendis eux-mêmes, eux situés pourtant si loin dans le passé¹⁴.

Il met en relief le temps et il descend en lui-même pour y trouver une simultanéité de l'extérieur et de l'intérieur, du passé et du présent.

La date à laquelle j'entendais le bruit de la sonnette du jardin de Combray, si distant et pourtant intérieur, était un point de repère dans cette dimension énorme que je ne me savais pas avoir. J'avais le vertige de voir au-dessous de moi, en moi pourtant¹⁵.

C'est ainsi que l'on comprendra avec Proust que « la vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature »¹⁶.

La littérature, ainsi que la pensée philosophique, tendent vers l'unité du monde. Le concret ne s'y déplace pas vers l'abstrait, qui pourrait être aussi le propre de la pensée scientifique, mais plutôt vers le rêve promettant au rêveur un monde hors réalité et la réalisation possible de son désir de surmonter les moments de crise et de saisir la signification du monde.

ANIKÓ ÁDÁM

Université Catholique Pázmány Péter, Piliscsaba
Courriel : adama@btk.ppke.hu

¹⁴ Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, Paris, Gallimard (Folio Classique), 1990 [1927], p. 351.

¹⁵ Marcel Proust, *Le temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 352.

¹⁶ Proust, *Le temps retrouvé*, *op. cit.*, p. 202.